

Sur l'écran blanc de mes nuits noires j'écris ton nom : REX

Autor(en): **de Roulet, Daniel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 11

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931296>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Sur l'écran blanc de mes nuits noires j'écris ton nom: REX

Par Daniel de Roulet

Avant même d'exister, le cinéma s'est donné des noms qui frappent l'imagination. L'inventeur de la photographie s'appelait joliment Nicéphore Niépce. Puis on s'est nommé frères Lumière, Méliès ou Abel Gance. Quand le hasard faisait moins bien les noms, il a fallu recourir aux pseudonymes, comme Marilyn Monroe. De belles appellations, tout au long de l'histoire. La seule tache dans ce paysage, c'est le nom donné à certaines salles. Passe encore Bio, Scala ou Palace, mais comment une salle peut-elle s'appeler Rex? Ne dirait-on pas un beauf sifflant son berger allemand: «Rex, au pied.»

En Suisse comme en France, c'est le nom de salle le plus répandu. Au moins une salle s'appelle Rex à Aubonne, Bienne, Fribourg, Genève, Neuchâtel, Vevey, Yverdon. En

France, les Rex sont une quarantaine sans compter les Rexy et Magarex. J'ai souvent demandé à des cinéphiles d'où venaient ces trois lettres agaçantes. La seule piste: Paris n'a qu'une salle à ce nom, appelée Le Grand Rex. Je suis allé voir, c'était la clé de l'énigme.

Au numéro 1 du boulevard Poissonnière, sur l'angle de la rue Poissonnière, une formidable construction Art nouveau, surmontée d'une flèche lumineuse abrite la plus grande salle en exercice d'Europe. Sa cabine de projection, en encorbellement sur la rue, se voit de loin. Plus de 3'000 places. J'hésite à prendre un billet pour entrer. Discutant avec la caissière, j'apprends l'existence d'un musée. Elle me demande si je n'ai pas peur de le visiter seul.

- Non, pourquoi?

- Alors, voici votre ticket. Il donne droit à une visite électronique guidée.

Je suis pris en charge par une machine avec une grandiloquence désuète, voire hollywoodienne. Ça commence par les caves avec une explication par mégaphone pour moi seul:

- Mesdames et Messieurs, en 1931, le producteur Jacques Haïk confie à l'architecte Bluysen et à l'Américain Eberson la construction de la première salle atmosphérique française. Vous allez être transportés dans un univers oriental où la ventilation et le jeu de lumière sur la voûte immense de la salle vous donneront l'impression d'être en plein air.

Tandis que j'attends là, dans la cave du Grand Rex, derrière un portillon automatique, une voix grave me prévient que le grand vaisseau du cinéma est en train de sombrer. Du coup, me voilà aspergé par surprise, mais pour de bon, par de vraies gouttes d'eau sur les lunettes. Bruit de vagues. La visite continue dans un ascenseur brinquebalant qui monte dans le noir rejoindre les mille étoiles du plafond.

Nouvelle catastrophe simulée. Le sol se dérobe sous mes pieds comme dans un train fantôme. Le haut-parleur annonce que nous, les innombrables visiteurs, allons jouer dans un film d'action. Je suis seul, la machinerie n'en sait rien. Flashes dans les yeux, vibrations du sol, vrombissements de moteurs, on tourne. La scène est censée se jouer sur un navire en perdition. Je dois m'accrocher au bastingage, la soufflerie poussiéreuse me décoiffe. Pas moyen d'écouter la visite automatique et solitaire qui conduit dans une cabine de projection reconstituée, puis dans le bureau du directeur dont je ne hume que le cigare.

Je sors du temps, du monde, apprends qu'au moment de l'inauguration existaient dans Paris 75 palaces de plus de 1'500 places. Il ne leur manquait que ce Roi: 20'000 tonnes de ciment, 1'500 tonnes de fer, une crèche, un salon de coiffure, une confiserie, mais aussi un chenil et un poste de police à l'intérieur du bâtiment. Plus tard la salle, réquisitionnée par les nazis, est devenue *Soldatenkino*, haut lieu de la propagande antisémite.

Enfin, l'ascenseur me ramène sur terre dans la salle où passe un film dont je suis le héros. La sono crachote des applaudissements, je reçois un Oscar, suis couvert de paillettes. La caissière m'accueille en demandant si je n'ai pas eu trop peur.

Sortant de ce vieux musée oublié dans l'air vif des grands boulevards, je comprends mieux pourquoi d'autres ont voulu s'appeler Rex, et non pas Poissonnière.

Je me souviens d'un temps où chaque conducteur donnait un nom à sa voiture. J'ai décidé de renouer avec la tradition. Si un jour j'ai une télé, je l'appellerai Rex. ■

